

Face aux violences conjugales, quel est l'apport d'un mouvement féministe d'éducation permanente ?

Recherche-action

Enjeux et perspectives

Le regard que les femmes victimes de violences conjugales portent sur leur situation, mais aussi sur leurs besoins, bouscule certaines de nos conceptions sur ces violences et sur l'accompagnement des femmes concernées... Vous trouverez dans cette brochure une synthèse des principaux enseignements, enjeux et perspectives mis en lumière par cette recherche pour le soutien des femmes victimes de violences dans une perspective féministe d'éducation permanente.

1. UNE MEILLEURE CONNAISSANCE DU QUOTIDIEN DES FEMMES VIOLENTEES : LE RÈGNE DE LA VIGILANCE ET DE L'ADAPTATION

- La violence est décrite comme un conditionnement, « *un travail de sape pour reculer toujours un peu plus les limites que l'autre peut accepter* ».
- La violence conduit à un isolement: isolement de la victime par le conjoint, mais aussi de la victime elle-même vis-à-vis de son entourage. Beaucoup se disent donc « *écartées des personnes qui pourraient nous faire ouvrir les yeux* ».
- La violence repose sur une culpabilisation. Les victimes sont amenées à se sentir coupables de la situation ; elles endossent aussi une « mission salvatrice » et une responsabilité vis-à-vis du conjoint, mais aussi des enfants et de la famille.
- La violence provoque des peurs : peur du regard des autres, peur des représailles, peur de se voir retirer la garde des enfants, peur de faire souffrir les proches, peur de la précarité...

*"J'ai un caractère très fort, mais on se laisse dominer. On essaie de s'adapter, mais ça revient de sa part : " Je veux", puis : "Je veux maintenant", puis une claque... On ne s'en rend pas compte car on l'aime, puis on se fait récupérer petit à petit."
"Je ne me sens plus moi-même. Mais je prends en charge les choses de la vie quotidienne..."*

2. UN AUTRE REGARD SUR L'AMBIVALENCE DES VICTIMES

Allers et retours consécutifs, retraits de plaintes, discours contradictoires... L'ambivalence est l'apparence que prend le processus d'autonomie progressive : en réalité, pendant ces périodes, les femmes engrangent des ressources, des contacts, de la confiance. Elles expérimentent l'autonomie en alternance. Derrière l'apparente ambivalence – manifestée par exemple dans les allers et retours lors desquels les victimes quittent leur conjoint puis se remettent en couple – se trouvent des actes de résistance, des prises de conscience progressives et, souvent, des stratégies actives qui permettent aux femmes de survivre dans un milieu violent et renforcent leur sécurité comme celle de leurs enfants. En outre, il y a un rythme propre à chacune, qui n'est pas linéaire. Et puis, pour les femmes violentées, les raisons de rester peuvent être aussi bonnes que celles de partir...

"La dernière fois, c'était très hard. C'était le 1^{er} janvier. J'ai été très mal accueillie par l'infirmière. Elle m'a trouvée « douillette ». Après, quand elle a eu nettoyé et que le chirurgien est venu, elle a vu que c'était sérieux. Avec lui, j'ai parlé ! Elle, elle me disait : « Il faut appeler la police ». Mais moi, ce que je voulais, c'était être soignée. Et être écoutée ! Pas qu'on me demande encore de faire quelque chose. Je n'avais pas envie de ça, juste me soigner !"

3. L'IMPACT CONSTRUCTIF DE L'ECOUTE SANS JUGEMENT

Les femmes victimes de violences fuient les jugements. Elles les considèrent même comme le principal obstacle qu'elles rencontrent. Dans leur situation en effet, les jugements provoquent un repli et une perte de confiance. Ils légitiment aussi les rôles traditionnels et la violence des hommes envers les femmes en faisant porter à celles-ci la responsabilité des violences qu'elles subissent.

Les femmes soulignent que ce qui a été fondateur de leur déclic pour pouvoir se sortir des situations de violence, c'est d'avoir rencontré des personnes qui les ont écoutées sans jugement, sans intention d'agir ou de les faire agir. En fait, les jugements renforcent souvent les rôles traditionnels dévolus aux femmes. Ne pas juger n'implique donc pas une position "neutre", mais suppose au contraire une position féministe qui remet en question les

privilèges masculins et dénonce les discriminations faites aux femmes dans la société. Cette position est la condition qui permet la libre expression des femmes dans une situation d'actrices et de sujets de leur vie.

"Deux choses me semblent importantes à dire aux femmes qui vivent de la violence : « Tu ne mérites pas ça parce que tu es quelqu'un de bien »."

"Il y a un genre d'endormissement où on survit à ce moment-là et puis, à un certain moment, il y a une lumière qui s'allume, on devient conscient. Parfois c'est un mot d'une personne qui, elle-même, n'a aucun but en soi. Un jour, un policier m'a dit : « Je fais des bonds de 3 mètres » et ça a résonné chez moi. Il ne m'a pas dit : "Vous devez le quitter", cela n'a l'air de rien mais..."

"C'est dire les bons mots au bon moment... Si je sens que derrière un mot il y a un objectif, une intention (comme "quitte-le", même si les mots ne sont pas dits), je n'entends déjà plus car je sens cette pression qu'il y a derrière, je n'ai surtout pas envie d'agir. En fait, ce sont les mots dits sans intention particulière qui ont le plus d'impact. "

4. LE ROLE DE LA PRECARITE DANS LES VIOLENCES CONJUGALES

La dépendance financière des femmes est un maillon important dans le processus de la domination masculine, un processus largement légitimé par notre société qui attribue aux femmes des rôles qui les confinent dans la sphère privée. Plus spécifiquement, les femmes qui subissent des violences ont davantage de difficultés à conserver leur emploi. Enfin, les femmes en situation précaire ou sans emploi possèdent moins de ressources (matérielles et sociales) pour pouvoir quitter leur conjoint... On le voit : la violence accentue la précarité et la précarité accentue la dépendance de la victime à l'homme violent.

"J'avais pas 20 francs belges pour un pain. Jamais téléphoner. Jamais faire un virement. Alors, je me disais que c'était ma vie comme ça, et qu'il n'y aurait personne d'autre dans ma vie..."

"Très vite, quand on s'est mariés, il s'est arrangé pour que j'arrête de travailler. Plus d'autonomie financière ! Avec les années, on perd son réseau social. On écarte petit à petit les personnes qui pourraient nous faire ouvrir les yeux. J'avais tout : maison, confort, voiture, caravane... Et je n'ai plus rien."

5. L'IMPACT DES VIOLENCES SUR LA SANTE DES FEMMES

Vivre la violence au quotidien contraint les femmes à adopter des stratégies d'adaptation pour atténuer ou canaliser l'impact de cette violence. Cela épuise leurs ressources et génère des tensions. A long terme, cette vigilance et le centrage sur l'autre – qui conduit les femmes à négliger leurs besoins propres – accroissent le risque de problèmes de santé. Par ailleurs, les femmes victimes de violences peuvent présenter des troubles « fonctionnels » qui n'ont aucun lien apparent avec les violences.

"Pendant 20 ans, j'ai fait des phlébites. C'était psychosomatique. Je ne m'en rendais pas compte à l'époque..."

"Moi, je me grattais à sang."

"J'ai dit : « Je m'en vais », mais j'ai fait de la dépression et du reflux gastrique. J'ai été brûlée au deuxième degré."

"Moi, je faisais des crises de spasmophilie."

6. LE ROLE DES SERVICES DE SANTE DANS LA VIE DES FEMMES VIOLENTEES

Les services de santé sont des lieux clés. Les femmes peuvent s'y rendre après des coups, pour des troubles fonctionnels ou chroniques, ou encore pour une hospitalisation ou un accouchement... Mais quoi qu'il en soit, l'hôpital est perçu comme un lieu où elles peuvent « se soigner » et connaître un moment de répit en s'éloignant de la pression du quotidien.

"Il y a des fois où les infirmières m'ont interdit de rentrer. Elles voyaient bien ce qui se passait avec mon mari. Il venait me hurler dessus car il devait s'occuper de la maison et se faire à manger. Ça ne lui allait pas. Il voulait que je rentre. Parfois, les infirmières l'empêchaient même de venir me rendre visite. Ça me faisait du bien. L'hôpital, c'était une échappatoire. Tout cela, je l'ai compris bien après !"

"Je suis allée en clinique pour mettre mes enfants au monde. Et c'étaient des moments de répit. Je l'avais 24h/24 avec moi sinon, car il ne travaillait pas. De plus en plus, avec les années, je n'avais plus envie de rentrer à la maison !"

"J'ai parlé régulièrement au médecin de famille. Elle connaissait mon parcours. Elle me laissait du temps pour parler même s'il y avait du monde dans la salle d'attente."

7. LA FAMILLE, LIEU PRIVILEGE DE REPRODUCTION DES NORMES TRADITIONNELLES

Comme la famille est un lieu de reproduction des normes traditionnelles concernant les comportements et rôles des hommes et des femmes, elle est donc aussi un lieu central de légitimité et de reproduction des violences. De fait, trop souvent, la violence conjugale est perpétrée parce que la femme ne se conforme pas assez parfaitement au rôle de ménagère, d'épouse modèle, de mère, de femme-objet...

"C'est bien quand tu es à la maison, quand mon café est prêt... Si les enfants devaient aller à la crèche..."

"Dans le fauteuil, devant la TV, il m'appelait pour que j'aille lui chercher un coca."

"Il y a des choses qui viennent de la nuit des temps. Du temps de mon grand-père, qui appelait sa femme « femme »."

"La violence, c'est devoir obéir à des règles concernant le choix de l'habillement ou la manière dont on se maquille..."

"Mon père me disait : « Si tu veux faire la pute, je vais te conduire pour prendre l'argent ». Mon mari disait : « T'es une pute quand tu parles avec un homme... »"

"J'ai été élevée avec trois frères et ma mère disait que je n'étais pas leur servante. J'ai fait des études jusque 22 ans. Mais quand je me suis mariée, je me suis remise à froter avec ma belle-mère. Mon mari trouve que je ne nettoie pas aussi bien que sa mère..."

"Les tâches ménagères ne sont pas considérées et si votre mari dévalorise vos tâches ménagères, vous êtes au pied du mur."

"Ma mère m'a dit que sauver quelqu'un, c'est une forme d'amour. Je me suis raccrochée à ça pendant des années. Moi, je l'ai vu à genoux devant moi qui pleurait. Donc, je l'aime !"

8. DES STRATÉGIES ACTIVES DE RÉSISTANCE QUI RENVERSENT LA CONCEPTION TRADITIONNELLE DE LA VICTIME

Même au cœur de ces climats violents, les femmes utilisent encore leurs compétences pour satisfaire et soutenir les autres (leur conjoint violent, leurs enfants, leur famille...). Ceci montre, certes, combien les femmes ont intégré le souci des autres comme une attitude prioritaire, au point de s'oublier elles-mêmes. Mais ces portraits des femmes qui continuent à prendre soin des autres alors qu'elles subissent des violences, ou qui parviennent à calmer leur agresseur, rompent définitivement avec l'image de la femme faible, passive et naturellement passible de violences.

En réalité, comme l'explique l'OMS, « les études qualitatives confirment que la plupart des femmes maltraitées ne sont pas des victimes passives et qu'en fait, elles adoptent des stratégies actives pour renforcer leur sécurité et celle de leurs enfants. Certaines femmes résistent, d'autres s'enfuient, et d'autres encore essaient de maintenir la paix en cédant aux exigences de leur mari. Ce qui, de l'extérieur, peut ressembler à une absence de réaction

positive de la part de la femme est sans doute, en fait, une évaluation calculée de ce qui est nécessaire pour survivre à l'intérieur du mariage et pour se protéger tout en protégeant les enfants. »¹ Décoder et nommer les différentes stratégies de résistance des femmes est donc la condition nécessaire pour pouvoir réellement s'appuyer sur leurs ressources et leur expertise.

"Moi, je parlais. J'allais me cacher dans les bois pour ne plus le voir. On passe des centaines d'heures à discuter, mais c'est pour mieux recommencer..."

"Je suivais des cours de cuisine, de couture. Ou aller travailler, ça me permettait d'être en dehors de la maison."

"Moi, je mettais deux somnifères dans son cognac. J'en avais marre du sexe. Mais ça prenait du temps pour qu'il dorme ! Un jour j'ai arrêté car il a fait une crise de tachycardie. Je ne voulais pas qu'il meure et qu'on voie que c'était ça !"

"Moi, je prenais de l'alcool et j'étais tranquille. Il faisait ce qu'il voulait. Puis, j'ai arrêté et ça l'emmerdait car je lui répondais. Tout doucement, je n'avais plus peur de lui. [...] Après, c'est lui qui me disait : « Bois un coup »."

"J'avais acheté un bouquin : « Ces femmes qui ne savent pas dire non aux hommes qui les dominent ». Je le lisais en catimini. Un soir, j'ai commencé à le lire devant mon mari. Il s'est retourné et il m'a dit : « Qu'est-ce que tu lis comme connerie ? ». Je sais que c'est ce livre qui m'a permis de me rendre compte que je n'étais pas seule, car il y avait des cas concrets. Et ma conclusion, c'était que je n'étais pas obligée de vivre ça. Les livres, ça m'aide encore."

"J'ai arrêté de manger pendant un petit temps. Je me suis laissée aller. Je me suis dit : « Il ne me vaudra plus, il ne m'aimera plus ». Je ne me lavais plus, j'espérais qu'il ne me voie plus. Mais je crois qu'il n'a rien remarqué."

"C'est inconscient. Je dois avoir eu un ras-le-bol. Un jour, j'ai dit : « Je ne cirerai plus jamais tes chaussures ». Il s'est emporté, il a dit à ses amis : « Vous savez ce qu'elle m'a dit ?! ». Ils lui ont répondu : « Si tu crois que notre femme cire nos chaussures... ». Il n'en a plus jamais reparlé. Parfois, sur la fin, j'ai dit des : « Plus jamais » et ça passait."

"La dernière année, je me levais avant lui, avec les enfants, et je descendais en ville en même temps qu'eux pour faire des démarches. Puis je buvais un verre avec le gérant avec qui on parlait.[...] On fermait nos téléphones, car mon mari, dès que j'avais mis le pied en ville, il m'appelait toutes les 10 minutes. Son truc, c'était « Position, position ». Là, je lui disais : « Tu sais, j'étais à la banque, ça ne marche pas à l'intérieur... ». J'ai appris à mentir."

¹ OMS, "Rapport mondial sur la violence et la santé", chapitre 4 "La violence exercée par les partenaires intimes", 2002.